Document generated on 04/25/2024 6:56 a.m.

Québec français

La langue est indissociable de sa littérature

France Théoret

Number 74, May 1989

URI: https://id.erudit.org/iderudit/45406ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Théoret, F. (1989). La langue est indissociable de sa littérature. *Québec français*, (74), 74–75.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La langue est indissociable de sa littérature

France Théoret

On enseigne peu la littérature québécoise dans les cégeps. Dans certains, cet enseignement est devenu à ce point inimportant que soulever la question confronte des arguments qui valent d'être énoncés pour saisir comment l'enseignement de la littérature s'est éloigné de la conscience de la langue.

Il y a deux ans, au moment de la reformulation des cours s'adressant à la concentration des Arts et Lettres, la discussion la plus vive a porté sur la part du programme qui serait accordée à la littérature québécoise. Au départ, il faut dire que, pendant les longues années de débat autour des quatre cours obligatoires, les considérations majeures ont porté sur l'élaboration d'une séquence de cours qui visait à unifier l'approche des œuvres littéraires en vue d'objectifs communs. Nous avons donc mis l'accent sur la perspective d'un enseignement qui relève, dans les œuvres, la spécificité des genres littéraires et leur organisation formelle. Justement, quelles œuvres étudierait-on ? Les professeurs ont toujours eu la liberté de choisir celles qu'ils désirent enseigner. Il devenait donc secondaire d'en discuter. Cependant, une approche de la littérature qui vise le repérage des marques formelles rend interchangeable le choix des œuvres.

Je me rendais bien compte, à la lecture des plans d'études des professeurs, que la littérature québécoise était de moins en moins enseignée, que l'on enseignait des œuvres françaises et de nombreuses œuvres en traduction. Pour le roman et la nouvelle, on choisissait souvent le texte qui permettait le mieux d'enseigner la spécificité du genre littéraire.

Toutefois, la question du corpus littéraire devenait, pour ainsi dire, incontournable dans l'établissement du programme des Arts et Lettres. Le débat a eu lieu. Il a eu pour objet la place de l'enseignement de la littérature québécoise dans le nouveau programme. En même temps, le débat éclairait les raisons implicites de la part réduite et, il faut le dire, de l'absence fréquente de tout enseignement de la littérature québécoise. Les professeurs sont libres de n'enseigner aucun texte québécois, mais ils ne sont pas

libres d'enseigner uniquement des textes québécois. Il y a des nuances dans l'usage de la liberté à l'intérieur d'une institution !

Qu'avait-on à dire contre l'enseignement de notre littérature ? L'argument principal était celui-ci : les œuvres québécoises ne permettent pas aux étudiants de s'ouvrir sur le monde, ne donnent pas accès à l'universel. En choisissant la littérature québécoise, on opte pour une vision du monde limitée, fermée, repliée sur soi. Le souci pédagogique a parfois bon dos. Il est évident qu'on ne dirait pas crûment : notre littérature est régionaliste.

Comme il arrive souvent dans ce genre de débat, on polarise les clans en essayant de débusquer chez l'autre ce qui ne va pas. Nous étions devenus des nationalistes, des ceintures fléchées, a-t-on dit ironiquement, un peu d'ironie marquant simplement un peu plus d'opposition. Nous étions face à ceux qui tenaient une position internationale qui, du coup, devenait une position contemporaine. La discussion faisait renaître, comme il arrive parfois, la querelle des anciens et des modernes. Le débat était curieux. Nous partagions la même approche à propos du texte et voilà que notre regard sur la littérature québécoise nous séparait.

Il devrait aller de soi qu'un professeur mette à l'étude des œuvres québécoises. Suis-je nationaliste si j'écris cela ? Il se peut que, dans les années 1970, on ait confondu enseignement de notre littérature et nationalisme, et que le reflux du militantisme ait coïncidé avec le rejet de notre littérature. Est-ce par nationalisme que la littérature nationale constitue le fondement des études littéraires ailleurs dans le monde ? Ici, on touche de manière implicite à la question de la valeur littéraire. D'une part, il existe au moins cinquante œuvres québécoises dont la valeur est déjà attestée. D'autre part, l'enseignement est une excellente tribune pour jauger la valeur d'une œuvre. De même il se trouve toujours des étudiant/e/s pour poser la bonne question et débusquer les failles d'une mauvaise traduction, de même il s'en trouve aussi pour discuter avec intelligence des nuances du langage et nous permettre de décider si nous remettrons un livre au programme lorsqu'il s'agit d'une œuvre récente pour laquelle les institutions ne se sont pas prononcées. Et, à propos de notre littérature, il n'est pas interdit de penser que le cégep peut être une institution qui accrédite une œuvre. Quand on doute de la valeur d'une œuvre, on doute de sa capacité à ouvrir sur le monde.

Mais l'ouverture au monde est-elle dissociable de la compréhension de son propre univers historique, social, culturel et linguistique ? Sans connaissance du particulier, il n'y a pas de connaissance de l'universel. L'universalité demeure une pure abstraction si elle ne procède pas du particulier. L'universalité est la somme des spécificités sans lesquelles il n'y a pas de référents possibles à l'universel. Ainsi, en Italie, en France, en Belgique, aux États-Unis, au Mexique, au Danemark, en Yougoslavie, en Chine, — et je ne connais pas tout, — lorsqu'on enseigne notre littérature, c'est notre spécificité qui est intéressante, qui est signifiante pour le monde.

La littérature nous renvoie des images de ce que nous sommes. Les représentations sont également indissociables de la langue, d'une langue vivante, une langue mise en question, une langue en transformation. Langue et représentations symboliques ouvrent sur des problématiques qui débordent la spécificité des genres littéraires et l'organisation formelle des textes. L'œuvre québécoise suscite des questions à propos de l'histoire, de l'évolution de la société et des valeurs culturelles identitaires. Notre littérature nous situe, nous renvoie notre image, en cela elle contribue à la dynamique du développement personnel et social.

Au nom de l'universalité, au nom de l'ouverture au monde, on crée une confusion lorsqu'on n'accorde pas une place à notre littérature parmi toutes les littératures.

J'ai quitté l'enseignement depuis bientôt deux ans; la distance me permet de comprendre que la survivance de la langue française a partie liée avec l'enseignement de notre littérature, ce qui ne m'apparaissait pas clairement au moment du débat. Le cégep a pour mission de développer l'articulation de la langue des étudiant/e/s par la littérature. Tout en œuvrant au développement de la langue, il vise à rendre l'étudiant/e capable de s'exprimer par écrit de façon plus nuancée. Seule la littérature permet de confronter l'expressivité de la langue et, ce faisant, oblige à préciser sa pensée. Cet enseignement forme aussi des lecteurs, ce qui est important pour toute la société. Les lecteurs sont ceux qui continuent à faire évoluer la langue, les idées, les débats dans la société. Or, l'enseignement de la littérature n'est jamais neutre. L'expressivité de la langue littéraire soustend de façon continuelle des valeurs, un pouvoir d'évocation, des mises en situation, un regard sur le monde qui développent la pensée et la langue.

La langue témoigne à son tour de la personne et de son rapport au monde. Quand on élimine notre littérature, une part fondamentale du rapport à la société est éliminée. On relève souvent la confusion de la pensée des étudiant/e/s, leur difficulté à se situer, à donner une cohérence à leur pensée. Notre littérature nous situe par rapport au monde, témoigne de nos valeurs individuelles et sociales passées et présentes, elle est un peu le miroir qui définit ce que nous sommes. Subtilement, chacun sait bien, même quand il le tait, que pouvoir se situer est encore la meilleure façon pour développer sa langue. Une langue évoluée qui sait exprimer qui l'on est et débattre des idées dans la société n'est jamais un simple outil de communication, elle repose sur une pensée qui a appris à connaître son contexte.

La conscience de la langue ne passe pas uniquement par la compréhension du fonctionnement de la langue. Une langue existe en situation, dans une société, et l'articulation de la langue relève aussi de la connaissance de sa situation, de sa société, y compris pour l'étudiant/e allophone qui s'intègre dans une nouvelle société.

Les doutes qu'on fait porter sur la valeur pédagogique de notre littérature ne sont-ils pas, en définitive, des doutes sur soi-même ? Quand on reconnaîtrait une indiscutable valeur pédagogique à cinquante œuvres de notre littérature en opposition à deux mille œuvres indiscutables de la littérature mondiale, il est nécessaire d'accorder une place à notre littérature car, en définitive, savoir se situer dans le monde contemporain est essentiel à l'articulation d'une pensée qui passe par la langue.

Y a-t-il vraiment une ouverture sur le monde sans questionnement sur nos appartenances : race, nationalité, religion, génération, sexe ?